

Citations autour du volume et de l'objet

« J'ai vu un ange dans le marbre et j'ai seulement ciselé jusqu'à l'en libérer. »

Michel-Ange – sculpteur – 1530

« Il est beau [...] comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ! »

Isidore Ducasse-comte de Lautréamont – écrivain – 1868 - Les Chants de Maldoror (Chant VI-§1)

« Les choses ne sont pas difficiles à faire, ce qui est difficile c'est de nous mettre en état de les faire. »

Constantin Brancusi - sculpteur – 1938

« J'ai simplement pensé à l'idée d'une projection, d'une quatrième dimension invisible ..., autrement dit que tout objet de trois dimensions, que nous voyons froidement, est une projection d'une chose à quatre dimensions, que nous ne connaissons pas. »

« Se servir d'un Rembrandt comme planche à repasser. »

« Tout ce que j'ai fait d'important pourrait tenir dans une petite valise. »

Marcel Duchamp -plasticien – 1941

« Tout tient à un fil, on est toujours en péril. »

Alberto Giacometti - sculpteur – 1963

« J'ai toujours éprouvé une fascination pour l'aiguille et son pouvoir magique. »

Louise Bourgeois – sculpteur – 1997

« Je façonne mes architectures (labyrinthes, mastabas, villages) avec de la glaise parce que la glaise est un matériau sexuel – symboliquement en tant que terre et physiquement par ses propriétés. Dès 1970, j'ai inventé une civilisation d'hommes minuscules, les "Little people", qui vivraient dans des habitations de petites briques assemblées avec minutie. J'ai alors construit leurs demeures, à demi ruinées, dans les quartiers les plus déshérités de New York, en accrochant mes "Dwellings" de terre glaise aux murs lépreux de bâtisses abandonnées. Les passants me regardaient travailler et se mettaient à me raconter les difficultés de leur vie.

Dans ma série "Corps-terre", je montre une tentative de modelage au moyen du corps étendu sur le sol. A l'aide des mouvements de mon corps, je modèle la terre lui donnant mes contours, créant un paysage à petite échelle à l'intérieur du paysage. Dans "Paysage-corps-demeure", Je suis allongé sur le sol, je transforme mon corps en paysage puis je construis une demeure imaginaire à l'intérieur du paysage créé sur mon corps. »

Charles Simonds – sculpteur - 2003

« Travailler avec des petites choses du quotidien comme des épluchures, des sacs (plastiques ou papier), un cornet de frites, des pétales de roses ou des couverts en inox, voilà ma touche ; la simplicité. »

Michal Batory – graphiste -designer – 2010

« Dans la tête la plus insignifiante, la moins violente, dans la tête du personnage le plus flou, le plus mou, ou en état déficient, si je commence à le regarder et à vouloir le dessiner, le peindre, ou plutôt le sculpter, tout cela se transforme en une forme tendue, et, toujours il me semble, d'une violence extrêmement contenue, comme si la forme même du personnage dépassait toujours ce que le personnage est. Mais il est cela aussi : il est surtout une espèce de noyau de violence. C'est probable d'ailleurs. Il me semble assez plausible qu'il en soit ainsi du fait même qu'il puisse exister... le fait même qu'il existe, qu'il n'est pas broyé, écrasé, il me semble qu'il faut qu'il y ait une force qui le maintienne. »

(Alberto Giacometti, entretien avec Georges Charbonnier, 28 octobre 1950)

« de loin, elle est finie, de près c'est un bloc de métal très rocailleux d'une très belle matière et on ne tombe pas à plat. [...] Il ne faut pas les patiner, c'est beaucoup plus joli telles qu'elles sont et il n'y a pas deux pareilles. On y met uniquement du vernis pour qu'elles n'oxydent pas et ça tient très longtemps et puis peu à peu elles se patineront toutes seules, et c'est la seule patine bien. »

(Alberto Giacometti, lettres à Pierre Matisse)

« Il ne faut pas parler de sculptures peintes - seulement de sculptures - la couleur fait partie de la sculpture, elles sont peintes à l'huile comme les tableaux. »

(Alberto Giacometti, lettre à Pierre Matisse)

« Aucune sculpture ne détrône jamais une autre. Une sculpture n'est pas un objet, elle est une interrogation, une question, une réponse. Elle ne peut être ni finie, ni parfaite. La question ne se pose même pas. Pour Michel-Ange, avec la Pieta Rondanini, sa dernière sculpture, tout recommence. Et pendant mille ans, Michel-Ange aurait pu continuer à sculpter des Pieta sans se répéter, sans revenir en arrière, sans jamais rien finir, allant toujours plus loin. Rodin aussi. Une voiture, une machine cassée devient de la ferraille. Une sculpture chaldéenne cassée en quatre : cela donne quatre sculptures et chaque partie vaut pour le tout comme chaque partie reste toujours virulent et actuel.

(Alberto Giacometti, Arts, octobre 1957)

« Désir de faire partir les sculptures du sol quelles que soient leurs dimensions en évitant les socles amorphes que je déteste. Essais de réaliser des figures dans un espace déterminé d'avance et dans des rapports fixes de dimensions avec cet espace »

(Alberto Giacometti, lettre à Pierre Matisse, à propos de « la cage » – brouillon non envoyé - 2 mars 1965)

« J'ai tâché d'obtenir le relief, sans tromper l'oeil. On me disait : il suffit de mettre des ombres. Non, ce qui compte d'abord, c'est la pensée qu'on se fait. Là-dessus, je cherchais. Je faisais de la sculpture en papier, et quand Picasso m'écrivait, il m'appelait : mon vieux Wilbure [sic]. A cause de Wright. Ça le faisait songer à des avions. Puis j'ai fait entrer la sculpture dans la toile. Ça a été mes premiers papiers collés. »

Georges Braque, cité par Jean Paulhan – Braque le patron, Genève-Paris, Ed. les trois collines, 1973

« Moi, je pars du panier et j'arrive à la cage thoracique, je passe de la métaphore à la réalité. Je rends cette réalité tangible, grâce à la métaphore. Et le symbole a beau être connu, je m'en sers aussi dépenaillé soit-il, d'une manière si inattendue que j'éveille une émotion dans l'esprit du spectateur. C'est qu momentanément, je bouleverse sa façon conventionnelle d'identifier et de définir ce qu'il voit. J'engage l'esprit du spectateur dans une direction qu'il n'avait pas prévue ; je lui fais découvrir des choses qu'il avait oubliées. »

Pablo Picasso, cité par Françoise Gillot, Carlton Lake, Vivre avec Picasso, Paris Calmann-Lévy, 1965, p.40

En 1931, Picasso expliquait à Gonzalez comme il serait simple de transformer les compositions de l'époque cubiste en reliefs : *« Ces peintures, me disait Picasso, il suffirait de les découper – les couleurs n'étant somme toute que des indications de perspectives différentes, des plans inclinés d'un côté ou de l'autre – puis les assembler selon les indications données par la couleur, pour se trouver en présence d'une « sculpture ». La peinture disparue n'y manquerait point »*

Pablo Picasso, cité par Julio Gonzalez, in « Picasso sculpteur » Cahiers d'art, Paris 1936

« Je n'aime que les objets sans valeur, le rebut, et si ce qui ne coûte rien coûtait cher, je me serais ruiné depuis longtemps »

Pablo Picasso (propos rapporté par Claude Roy)

« Un morceau de journal n'était jamais utilisé pour représenter un journal ; on s'en servait pour représenter une bouteille, un violon ou un visage. On n'employait aucun élément dans son sens littéral, mais toujours hors de son contexte habituel, pour produire un choc entre la vision originelle et sa nouvelle définition finale. »

Pablo Picasso, cité par Françoise Gillot, Carlton Lake, Vivre avec Picasso, Paris, Calmann-Lévy, 1965, p.40

« De même, j'ai fait des objets en papier qui n'existeront que grâce à la photo. Si vous revenez demain de bonne heure, je vous les montrerai... Et vous allez les photographier... Sans cela ils seraient voués à la destruction. »
Pablo Picasso, propos rapportés par Brassai in *Conversations avec Picasso*, Paris, Gallimard, 1964

Picasso argue de la précarité des petites sculptures en papiers déchirés, en les rapprochant des graffitis que Brassai lui a montrés en photo. Il ne s'agissait pas seulement à ses yeux de constituer une documentation photographique de son travail ; il était convaincu que seule la photographie faisait ressortir des effets qu'il avait d'emblée anticipés. Les conversations nous le disent quand Picasso indique par exemple : *« Je voudrais absolument que nous fassions ensemble ces objets en papier... Je les ai regardés l'autre jour au soleil, à contre-jour... C'était merveilleux... Ils étaient translucides comme l'albâtre... »*
Werner Spiess, *Picasso Sculpteur*, Paris, Centre Pompidou, p. 223

« Il me semble étrange qu'on soit venu à faire des statues en marbre... Je comprends qu'on puisse voir quelque chose dans une racine d'arbre, une lézarde de mur, dans une pierre corrodée, un galet... Mais le marbre ? Il se détache en bloc, ne propose aucune image... Il n'inspire pas... Comment Michel-Ange pouvait-il voir son David dans un bloc de marbre ? Si l'homme est venu à faire des images, c'est qu'il les découvrait autour de lui presque formées, déjà à la portée de sa main. Il les voyait dans un os, dans la bosselure d'une caverne, dans un morceau de bois... Une forme lui suggérait la femme, l'autre un bison, une autre encore la tête d'un monstre... »
Pablo Picasso, propos rapportés par Brassai in *Conversations avec Picasso*, Paris, Gallimard, 1964

« Je vous dirais que je me suis remis maintenant à une chose que j'avais faite, quelques essais dans le temps, c'étaient des feuilles de tôles que je plie. D'abord, je commence avec des feuilles de papier que je plie, replie, recoupe et replie, et une fois faites en papier, comme c'est fragile et qu'ils se déforment, au moindre contact des autres, je les fais en tôle un peu plus solide, je retourne encore, je peux les reprendre dans une tôle plus solide encore et ça fait des choses que je garde. Une chaise. C'est, au fond, du laboratoire, des choses de laboratoire. »
Pablo Picasso, cité par Françoise Gillot, Carlton Lake, *Vivre avec Picasso*, Paris, Calmann-Lévy, 1965, p.290

« Montrez-les moi toutes, toutes. C'est curieux, n'est-ce pas, mais c'est par vos photographies que je peux juger mes sculptures... A travers elle je les vois avec des yeux neufs. »
Pablo Picasso, propos rapportés par Brassai in *Conversations avec Picasso*, Paris, Gallimard, 1964